

# Le garçon de la falaise

AAA trio



**AAA** trio (Antoine Auberson, Alexandre Cellier et Annick Rody) présente un récit en musique, librement inspiré d'anecdotes profondément terriennes et marines d'après la vie d'un homme au destin hors du commun.

**Antoine Auberson** avait 14 ans lorsqu'il fit la rencontre bouleversante avec **Henrik Morel** qui se nomme lui-même l'Enfant de la Terre, le Garçon de la Ferme ou de la Falaise né à Belle-Isle-en-Mer. Il a fallu de longues années à **Béatrice Moulin** (la tante d'Antoine) pour convaincre Henrik d'ouvrir sa mémoire... Une amitié s'est nouée avec ce curieux Bellilois qui citait Voltaire en mortaisant un meuble bancal, sifflait un concerto de Bach en rafistolant un vieux pic, déclamait un vers de Charles d'Orléans en accommodant un pittoresque gratin de berniques et de moules.

**« Je suis né dans une brouette à Homards et j'ai été nourri d'aiguillettes... »**

La parole d'Henrik Morel est musicale, peuplée d'images baroques, filtrée par un esprit soucieux de vérité. Ses récits nous font entrer dans le secret de Belle-Isle et dans son « immense passé », forgé par des siècles de vent, de pauvreté, de vaillance. Il nous enseigne le nom des outils fabriqués à la main par le fermier Gabriel, le nom des heures solaires et celui des vents. Il nous emmène avec son tracteur chercher dans un vallon la terre de bruyère et de fougère. Il nous montre comment arracher les pousse-pieds, à marée basse, sans blesser la roche. Il nous raconte son Ile, le passé, sur le rythme infatigable de ceux qui vivent seuls depuis trop longtemps. Voici que les ailes des Moulins à vent, immobiles depuis plus de cinquante ans, se remettent à tourner...

## 2. INTRODUCTION (Texte écrit et lu par Antoine Auberson 2011)

J'avais 13 ou 14 ans. Ma famille avait acquis une maison de pierre dans un hameau, tout près de la côte sauvage de Belle-isle-en-mer. On y passait nos vacances. De nature un peu solitaire, je m'évadais souvent sur un vieux vélo, avec sur le porte-bagage, un cassetophone. Le concerto de Grieg pour piano accompagnait les rêveries romantiques de mon âge, amplifiées par la nature sublime et effrayante des falaises, des mouvements incessants des vagues. La Bretagne... Pour le petit Suisse du plateau, ce lieu est l'opposé même de mes origines ; Ici tout est en mouvement, le vent, le ciel aux nuages qui courent, la lumière qui explose, presque radio active, et soudain un grain de pluie horizontale qui sale les cheveux et la peau, dans un gris qui noie la lande.

Un soir, alors que je rentrais, me réjouissant de me caler devant un bon feu, je le rencontrai pour la première fois.

Juché sur un énorme et antique tracteur agricole, il descendait la petite pente qui passait devant la maison. Quelque chose n'allait pas : le gros diesel tournait au ralenti, et l'homme au volant actionnait embrayage et levier de boîte à vitesse avec des gestes rapides et autoritaires, tout en jurant copieusement, comme une mitrailleuse. L'engin geignait, grognait, s'immobilisait brutalement puis reprenait sa course cahotante avec des râles de gros pignons. Naïvement, je me précipitai derrière la machine - à cette époque, il faut le dire, j'étais fasciné de mécaniques et considérais les moteurs, particulièrement les diesels, comme des choses vivantes - et je pensais donc apporter une aide en appuyant de mes forces sur le pare-boue arrière... Je reçus alors un éclair d'yeux bleus de très grande désapprobation, accompagné d'un geste du même ton...

Puis, il immobilisa la machine, tira la manette d'extinction, et descendit prestement à terre. Sans me regarder, il commença un soliloque grave et rapide. « c'est gravissime. C'est l'arbre principal de la boîte. Je dois réparer, question de survie. »

Telle fût ma première rencontre avec Henrik.

Le lendemain, les jours suivants, je me rendis dans son « central à penser » comme qu'il le nommait, et une amitié s'installa. Au milieu d'innombrables outils, moteurs, pièces incertaines se mêlant à la végétation, je découvris un érudit qui parlait de ses objets comme des êtres.

Il avait fabriqué, dans la nuit de notre première rencontre, un palan en bois pour soulever l'énorme boîte à vitesse de son tracteur, malade.

### 3. LES VENTS

(Texte issu du livre "Belle-île-en-Mer ou les Ciseaux de la Tempête" de Henrick Morel et Béatrice Moulin)

A Belle-Isle règnent, sans transition, des temps héraldiques de tiédeur de sud, Açoriens, magiques, et des temps canadiens, de toundras, hargneux, plombés. Le dieu Eole domine, il empire ou enjolive tout.

Le vent de sud agrémenté un temps qui pourrait sembler manquer de vie : il en fait pourtant, à moitié mai, des mirocaeles, fleurs bleues et blanches.

Le vent de nord, âpre, acariâtre, évoque des étendues de terre, des pâtures abandonnées, des foins desséchés. Il apporte un froid moyen.

Le vent d'ouest amène ses tonnerres de pluies et de grisaille et la force des naufrages ; la terre devient spongieuse, aquatique ; quand on la foule, on prend une douche de vase.

Et puis, l'est, ou plutôt le nordet, qui lui, soumet tout à sa loi. Son principe d'être même est le froid. Il n'est jamais assez froid. Le nordet ne vit que de froid, affûtant pour exister, ses fausses couleurs de ciel.

Entre les deux, on subit Temps Vide. Temps Vide, c'est ce vent tourbillonnant qui sèche ou plutôt évente la pluie et la grêle, quand l'humidité suinte encore de partout. On a l'impression d'être dans une grande chambre froide dans laquelle on aurait mis un ventilateur enragé de puissance. Cette ambiance s'attaque à l'ossature des mains et vous fait mal dans les os. La température est proche du zéro. Dans les nuits à la clarté mortelle surviennent des averses de grêle, une sorte de tourbillon de vent d'ouest tourné au nord qui lave, avec le tonnerre de pluie. On a des foudres, et soudain un éclair qui s'embêtait par là, suivi d'un coup de tonnerre, énorme comme un roulement de barre de fer.

## 4. LES MOULINS à VENT

(Texte issu du livre "Belle-île-en-Mer ou les Ciseaux de la Tempête" de Henrick Morel et Béatrice Moulin)

Quand j'étais tout petit, à peine trois ou quatre ans, on me trimballait dans une brouette à homards qui me servait de poussette. On avait amarré aux brancards une vache apprivoisée, une énorme vache toute blanche qui suivait mes parents de Port-Coter à Bornord. Je revois tourner le moulin du haut du morceau de terre qui appartenait au Pigeon, un paysan de Kerdonis. Il pouvait être six ou sept heures solaires, l'été. Il tournait ce jour-là dans un joli vent de nord-norôit..

Un moulin qui tournait, c'était magnifique ; mais, à l'intérieur, cela devait être autre chose, la mécanique en bois...

Cette mécanique était véritablement extraordinaire. Un ingénieur de maintenant affirmerait que ce n'est pas possible, que ça ne peut pas être, que ça n'est pas réglementaire. Mais les humains peuvent faire aces des moyens non seulement archaïques, mais très ingénieux. L'ingéniosité est d'autant plus percutante et effective qu'on se trouve, loin de tout, dans un pays où les moyens de transport sont lent et coûteux, qu'on n'a pas d'argent pour le transport, qu'il faut arriver à produire une puissance en se servant des éléments, et de ce qu'on trouve sur place, pierre, bois, fer...

Pour les moulins à vent, on se servait du dieu Eole. Pour expliquer au commun des mortels ce que pouvait être la mécanique en bois d'un moulin, il faudrait imaginer un certain fouet mécanique à battre les œufs, qui serait immense, fouet tel qu'il en existait jadis, un fouet à œufs monstrueux. Imaginez aussi que cette mécanique tenait aussi, avec sa multiplication d'engrenages, du mécanisme d'un gigantesque réveil-matin.

Quand tout était entretenu par le meunier, la queue du moulin allait jusqu'à terre. C'était un grand mât de moulin, muni à son bout d'une grosse roulette, qui ressemblait à une poulie de haut du mât, du temps des galions. Au sol, il y avait son chemin de ronde, un petit sentier en terre battue. Si le vent n'était pas trop fort, simplement Jolie Brise, on parvenait à tourner le moulin sans aide pour le mettre en face du vent. Autrement, le meunier se servait d'un âne. Le meunier possédait presque toujours un âne – ou un cheval, pour celui qui pouvait s'en payer un. L'âne, en tirant sur le mât, faisait pivoter l'ensemble (L'animal servait aussi aux petites livraisons de son et de farine). Donc, on tournait. Il faut savoir que les ailes du moulin étaient dotées de voiles. On appliquait pour la manœuvre le principe de la marine : « à remonter sous le vent », « trois-quarts », ou « à prendre au plus près », afin de ralentir plus ou moins la machine

## 5. LA FORGE

(Texte issu du livre "Belle-île-en-Mer ou les Ciseaux de la Tempête" de Henrick Morel et Béatrice Moulin)

En menuiserie, on arrivait à arranger soi-même avec une pointe cabossée, un morceau de planche pour réparer la porte de l'écurie, mais quand la fourche-bêche cassait, quand la hache pour la lande ne coupait plus, il fallait aller trouver l'homme du feu, l'homme de l'acier. Là, le garçon avait pu contempler la force du feu, il avait compris la vérité de l'enclume, la puissance du grand étai. Le charbon de houille était rare et la mère du grand Paul mélangeait de la bouse de vache avec du poussier, auquel elle rajoutait du cardif pour alimenter le brasier sur lequel son grand fils battait les pioches, les socs et toutes choses.

Le garçon s'était dit alors : « Ah ! Si je pouvais apprendre, si je pouvais arriver à dompter l'acier, cette matière si dure quand elle est froide et dont on fait ce qu'on veut quand on la passe dans le feu ! » Il découvrait aux outils une grande beauté. Il aimait l'ardeur d'usine qui se dégageait du charbon se consumant, usine poétique qui n'avait rien à voir avec une usine à pointeuse. Créer quelque chose en autarcie devint un désir essentiel et logique pour lui.

Cette vocation lui était venue de ce qu'il avait découvert la magie du métal chez ces vrais artisans de Belle-Isle dont certains étaient des Stradivarius de la Forge.

Peu à peu, le Garçon s'était improvisé un atelier. Au début, il s'était servi du vieux marteau à oreilles et du burin qu'on a toujours dans une ferme pour couper des bouts de fil de fer. D'un talon d'une vieille charrue à cheval, il avait confectionné une enclumette. Puis, à force d'économies, il avait acheté sa première enclume et le vieux marteau de maître de forge qu'il a gardé, à la fois comme un souvenir, une antiquité et parce qu'il est toujours fort pratique, formé qu'il avait été par ses précédents propriétaires à la façon dont il faut frapper le métal sur l'enclume. Par la suite, il posséda une vieille enclume de galion, toute usée par des générations de navigateurs puis enfin, mais bien plus tard, une enclume de maître. Outils mythiques qu'il a toujours.

## 6. LES SABOTS

(Texte issu du livre "Belle-île-en-Mer ou les Ciseaux de la Tempête" de Henrick Morel et Béatrice Moulin)

On souffrait de l'humidité. Pas de sabots neufs, pas de bottes. On raffistolait les vieux sabots avec des boîtes de conserves. On avait gardé précieusement la boîte de sardines obtenue avec les tickets, pour boucher le trou dans le sabot. On l'aplatissait avec le marteau à battre la faux, et avec de petits clous, on pointait sur le côté, car la semelle de bois était trop mince, on se serait griffé les pieds. On y mettait du foin bien écrasé, c'était l'habitude. On se disait : « Cette paire ira encore bien, il fait sec, je pourrai au champ changer les vaches de place avec. J'achèterai une autre paire avant qu'il pleuve. » Les sabots étaient de bois dur ou de bois doux. Le bois doux est assez agréable à porter, il est léger, mais s'use très vite et se casse. Le bois dur résiste, mais fait souffrir.

A Auray, on trouvait des sabots de luxe, sculptés, splendides, mais aussi chers qu'une paire de mocassins. Les femmes, elles, pour aller par les chemins de messe, portaient de petits sabots légers, des sabots de meunière, sculptés, à bout très fin. On les appelaient des hirondelles. Elles les enlevaient sitôt de retour à la maison.

## 7. LE VELO

(Texte issu du livre "Belle-île-en-Mer ou les Ciseaux de la Tempête" de Henrick Morel et Béatrice Moulin)

On peut établir la nomenclature de tout ce qu'il n'y avait pas : pas de pneus de vélos, pas de chambres à air, pas de roue libre, pas de rustines pour réparer. Or les pneus crevaient à chaque instant car les enfants portaient des galoches avec des clous à sabots. Le clou à sabots est une horreur : chaque fois qu'il s'arrache du sabot, avec sa tête lourde, il tombe forcément en tournant la pointe en l'air. Ceux qui allaient à vélo vivaient dans la hantise du clou à sabots. Y en avait partout. On avait inventé les anticrève-pneus : au ras du pneu, dans le haut de la fourche du vélo, on disposait un petit morceau de fil de fer de clôture. Au premier tour, on avait constaté que le clou ne traversait pas toujours le pneu, donc, avec ce fil de fer, cling, le clou était arraché aussitôt. Sans cette défense, on n'arrivait pas à Le Palais intact.

On devait faire les yeux doux pour obtenir un peu de rustine et de colle. Aujourd'hui, les sales petits lycéens font du LSD avec de la colle à rustine, nous n'en désirions que pour boucher le trou fait par les clous à sabots. On a eu une fois bien de la chance avec le tapis de la cabine du moteur du chalutier qui avait fait naufrage sur les roches du côté de Pouldon. Souvent, à cette époque, ces tapis étaient faits de gomme naturelle qui voulait bien fondre dans l'essence et donner une dissolution séchant un peu moins vite qu'une dissolution à la benzine mais qui veut bien coller une rustine. Il fallait trouver de l'essence et donc, avoir de nouveau recours au Père Croizer qui découvrait le moyen d'en chiper aux Allemands.

On vivait dans un harcèlement continu. Pour chaque chose, chaque produit, on disait : « Merde, ça manque, y a pas ! Et y aura pas ! » Alors on allait à pied bien souvent, avec des godasses crevées, essayant d'inventer à chaque jour quelque chose.

## 8. UN BELLILOIS DANS LE JURA

(Texte issu du livre "Belle-île-en-Mer ou les Ciseaux de la Tempête" de Henrick Morel et Béatrice Moulin)

Le Garçon de la Terre souhaitait s'instruire un peu dans la mécanique automobile, tracteur et moteur tout court. A cette époque, il venait déjà des Helvètes à Belle-Isle, que connaissaient les parents du garçon : « Si votre fils voulait seulement passer l'hiver, c'est loin, mais comme il a sa voiture, il n'a qu'à venir. A petite vitesse, il mettra deux ou trois jours. Ce n'est pas cher pour se loger, il ne gagnera pas beaucoup, mais il entrera au garage », leur avait proposé une vieille dame suisse dont le fils est toujours garagiste.

Quel émerveillement lorsqu'il arriva en montagne ! Dès son arrivée dans ce pays, le Garçon avait remarqué les poulies. Partout où l'on rencontre des poulies, il y a des remonte-pentes, des bars, il y a des gens avec qui on s'amuse, dans une gaité calme, lumineuse. Tout, là-bas, était lumière. Il faisait moins 15 degrés la nuit, mais on pouvait laver les voitures à l'eau froide sans avoir mal aux mains, parce que l'eau était tiédie dans le garage, même portes ouvertes. Tout était prévu pour le confort. Tout était stable, calme, scintillant de givre le soir. Le Garçon, habitué à l'épouvantable nordet de cette région, à la fois subtropicale et canadienne, qu'est Belle—Isle, sortait le soir vêtu d'une chemisette. Quand on quitte, le jour tombé, l'Hôtel de France ou la boîte de nuit du Père de Bolomey, boîte de nuit pavée en améthyste ultraviolette, chauffée à 30 degrés, on n'a pas froid.

Là-bas, personne ne chipait rien. On laissait tout traîner, outils, argent. Un jour, le Garçon de la Terre avait égaré son portefeuille dans la neige, devant sa chambre, qu'il allait devoir payer, et la fin du mois était encore loin. Il pensait que l'argent était perdu, mais espérait qu'on lui rendrait son permis de conduire. Le lendemain, il avait retrouvé, sous l'essuie-glace de la voiture. Le portefeuille ouvert, avec les billets de banque dedans, bien à plat, ce qui prouvait qu'il avait fallu fouiller dedans pour savoir à qui il appartenait.



Rien ne manquait. L'un de ses jeunes amis lui avait dit : « De toute façon, vous l'avez retrouvé ainsi, on ne pouvait point prendre, c'était pas à nous ! » Cette honnêteté était presque anormale. On aurait pu croire que ces gens, dans la vallée, étaient arriérés, ne sortaient pas et que ça buvait, mais non. S'ils buvaient, du kirsch, du marc, de l'eau de fraise, en mangeant des fondues, s'ils faisaient des virées à des heures impossibles, ils n'étaient jamais soûls ! Chaque semaine on organisait des sauteriers dans le café en bois, La leur de Lys. Rien n'était cher, on n'avait pas la hantise de l'arnaque. Avec vingt ou trente francs d'aujourd'hui, on passait la nuit. C'était une ethnie très évoluée, distillant une ambiance humaine joyeuse. Tout était à portée : voitures, radios, boîtes de nuit, hôtels tout ce qu'il y a de chic. Le train passait dans la vallée, on mangeait dans la gare, il suffisait d'allonger la main pour posséder la nature, les sapins de givre étincelant, les distractions, la cordialité.

C'est là-bas que le Garçon de la Terre a appris à démonter des moteurs de n'importe quel modèle. Il se souvient particulièrement de celui de la Coccinelle. Le démontage du moteur de cette Volkswagen était diabolique. Cette petite voiture très solide, qui ne consomme pas beaucoup, sans refroidissement à eau, donc qui ne gèle pas, crapahute aisément dans la montagne, mais présente des pièges pour l'ignorant : on se tape la gueule contre le pare-brise. Il faut des pieds de ballerine pour la conduire, car les trois pédales, embrayage, accélérateur et freins, sont montés sur le même « pistil », comme une fleur de jonquille. Le Garçon, qui avait une taille normale, écrasait les trois pédales à la fois et n'a jamais réussi à placer sur le pont-élévateur du fils Morand, le garagiste, ce satané petit véhicule, alors qu'une large Pontiac, avec les vitesses au volant, il l'y plaçait du premier coup.

## 9. EVEIL DE JOUR

(Texte issu du livre "Belle-île-en-Mer ou les Ciseaux de la Tempête" de Henrick Morel et Béatrice Moulin)

Le jour allait venir. La lune, avec cette teinte de métal incandescent, était bonne à souder. L'été était encore là. Août venait de finir. La réalité de la lumière était toujours aussi présente, sauf une légère douceur venant des Açores, les îles fabuleuses de mirage de sud. Depuis cinq cents jours, la pluie n'était plus dans le rythme de la logique d'existence. Herbes et arbres devenaient ternes, abandonnés de l'eau-diamant qui est le secret de l'infravert.

Le Garçon de la Terre qui n'était que grand passé et espoir d'astronef, avant Aube grise, sortit de sa maison. Comme la fin d'un soir, le jour allait venir. Sortis d'un fleuve de nuit, les grands ormes montraient la fraîcheur sombre d'algues du fond des eaux. Il ne faisait ni nuit, ni jour, ni froid, sans pluie, sans vent, sans brume. Le temps était arrêté, sans âge. Dans le contraire du couchant, une sorte de fatigue claire et incertaine semblait une fin de jour de la mer du Tonkin.

Solaire allait venir. Le sapin Séquoia de la cour de ferme avait la présence du fond de la mer. Sa taille se mesurait en brasses, peut-être huit à dix mètres. Dans ce calme de quiétude, la finesse morte des rémiges des gros tamarins, arbres plantés il y a 2 siècles, disait dans leur ravage ce qu'avaient été les hivers algonquins des troisième et quatrième saisons qui étaient le passé. Ravage qui était l'œuvre du terrible et absolu vent de nordet. Il est la loi de l'hiver et partout présent. A son approche, les branches d'arbres couinent, tant il est sec et dur. Pas un endroit où lui échapper, maisons, vallons, sous-bois, sentiers, falaise, tout lui est soumis. C'est la toute-présence du froid qui poursuit sans appel. Il tue le parfum de fleur et de rosée, il est la brûlure froide et l'odeur d'un métal.

Ce matin-là, la lune était bonne à souder et la comparaison peut se faire avec la forge, métier-fossile aujourd'hui, où on soudait du métal à soi-même comme on soude de l'or. Pour qu'un métal pur, or ou fer puisse se souder à soi-même, il faut qu'il atteigne 1800 à 2000 degrés où il prend ce blanc-bleuâtre ou jaunâtre-bleuâtre radiant, termes de lexique de forge. Or cette couleur ressemble à l'aurichalque, qui était le métal fabuleux de la monnaies des Atlantes, dit-on, comme l'argent, beaucoup plus pâle que l'or, une sorte d'or blanc étincelant, tellement magique qu'on croirait qu'il n'est pas vrai. C'est à cette température que le fer qui est pourtant l'emblème de la dureté, devient mou comme une sorte de plomb. Et quand on donne sur le métal radiant de la couleur de la lune bonne à souder le premier coup de marteau, la masse émet un bruit qu'on entendrait en tapant sur un tas de mastic.

Cette couleur, on ne peut plus la voir de nos jours qu'avec la lune, en se levant très tôt, par temps merveilleux, car la forge, les gens ne savent même plus ce que c'est.

# Le garçon de la falaise

"Je suis né dans une brouette à homards et j'ai été nourri d'aiguillettes..."



## AAA trio

**Antoine Auberson:** récitant, saxophones

**Alexandre Cellier:** piano, accordéon

**Annick Rody:** violon

## Récit en musique d'un personnage hors du commun

Librement inspiré d'anecdotes profondément terriennes et marines d'après le récit d'un homme qui citait Voltaire en réparant son tracteur ou sifflait un concerto en accommodant un pittoresque gratin de berniques. Sa vie inspira au trio AAA de belles envolées musicales entrelacées de récits baroques, cocasses et captivants.

Un moment magique, une histoire d'amitié, trois complices virtuoses vous font entrer dans le secret de Belle-Île et dans son immense passé forgé par des siècles de vent et de vaillance.

**Musiques:** Cellier, Auberson, Rody

**Textes:** Béatrice Moulin, Henrik Morel, A. Auberson

**Oreille sur texte:** Alain Nitchaeff

**Infos:** [www.duocd.ch](http://www.duocd.ch)



Du **9** au **31 juillet** 2011 à **19h15**

Relâches : 13,14,15,16,20 juillet

**ESPACE SAINT-MARTIAL**

2, rue Henri-Fabre, Avignon

Réservations: **06.17.34.15.31**

[www.saint-martial.org](http://www.saint-martial.org)

